

TOUTE LA CULTURE

« AINSI LA BAGARRE » : DÉAMBULATION LOUFOQUE DANS UN UNIVERS KAFKAÏEN QUENTIN DIDIER

14.01.2022



Cette création contemporaine de Lionel Dray et Clémence Jeanguillaume, tous deux comédiens pour l'occasion, nous emmène dans univers surréaliste où l'absurde règne en maître du bon goût.

Faire sens en partant dans tous les sens

Un récit peut-il faire sens sans même en avoir un dans sa propre forme ? C'est là toute la question que se posent Lionel Dray et Clémence Jeanguillaume lorsqu'ils composent ce récit dramaturgique mis en musique par cette dernière. Cette profonde interrogation qui peut traverser toute œuvre d'art, nous est pour ainsi dire balancée au visage dès les premières secondes du spectacle. Le personnage interprété par Lionel Dray s'adresse au public de vive voix et se casse des assiettes sur la tête dans une attitude burlesque non dénuée de profondeur. En effet pendant plus d'une heure, les protagonistes qui se succèdent sous les traits des deux metteurs en scène cherchent à faire dialoguer l'absurde et la réflexion à la manière de Franz Kafka.

Personnages loufoques

La vie et l'œuvre de l'écrivain austro-hongrois sont constamment parsemées dans cette pièce qui ne possède pas de réelle structure narrative. On ne suit finalement que le chemin de deux personnages loufoques : Monsieur Préfleuri, radotant qu'il est réparateur de père en fils ; et Madame Olala, à la mine constamment étonnée avec ses grands yeux ronds directement posés sur ses cheveux. Les références au burlesque de Buster Keaton ou encore Jacques Tati pleuvent en conséquence pour composer un humour tendrement surréaliste.

C'est ainsi que Clémence Jeanguillaume et Lionel Dray nous prennent par la main pour nous emmener dans cet univers absurde au froid décor blanc rappelant un hôpital. Le spectacle reste en grande partie un point d'interrogation – qu'à t'on véritablement compris, perçu, ou tout simplement ressenti ? Une idée à double tranchant tant elle peut désarçonner le spectateur.

FRANCE CULTURE / PAR LES TEMPS QUI COURENT

CLEMENCE JEANGUILLAUME ET LIONEL DRAY: "LA FORME FRAGMENTAIRE EST CE QUI TRADUIT LE MIEUX L'UNIVERS KAFKAÏEN"

MATHILDE WAGMAN / MARIE RICHEUX

13.01.2022

Après *Les Dimanches de Monsieur Désert*, **Lionel Dray** rejoint par **Clémence Jeanguillaume** inscrit cette nouvelle création, bigarrée et fragmentaire, dans la tradition littéraire de l'énigme. À partir de certaines nouvelles de Franz Kafka, le duo imagine et compose un monde kafkaïen, une épopée musicale et masquée qui esquisse le portrait d'êtres lunaires inspirés du cinéma muet, allant de Buster Keaton à Jacques Tati.



© Jean-Louis Fernandez

Extraits de l'entretien

"Ce que l'on a essayé de faire à partir de l'œuvre de Kafka, c'est de coudre ensemble ce qui est drôlatique et ce qui est affreux. Ce point de couture-là était très important pour nous dans la constitution de la forme. On a voulu donner certains éclairages à Kafka, concernant notamment la problématique de la tradition et de la transmission. Pour cela, on a choisi ses écrits les plus aphoristiques, ceux qui contenaient le plus de paraboles, et on s'est concentrés dessus." **Lionel Dray**

"Si notre spectacle s'intitule 'Ainsi la bagarre', c'est qu'il y a un combat des contraires : le silence doit beaucoup au bruit, le rapide doit beaucoup au lent, et la forme de notre spectacle est forte de cette juxtaposition. Il y a ces fragments qui vibrent les uns par rapport aux autres, justement parce qu'ils sont radicalement opposés : ils se font vivre de par leurs contrastes." **Clémence Jeanguillaume**

LE CLUB DE MEDIAPART
AINSI LA BAGARRE, UN
SPECTACLE QUI CLAQUE
JEAN-PIERRE THIBAUDAT
08.01.2022



© Jean-Louis Fernandez

À l'affiche du festival Bruit au théâtre de l'Aquarium, « Ainsi la bagarre » est un spectacle joyeusement enchanteur, barré, irracontable. Après « Les dimanches de monsieur Désert », vaguement inspiré d'un livre oublié, où Lionel Dray était seul en scène, voici que Clémence Jeanguillaume le rejoint pour une expédition à deux au bout de nulle part amicalement balisée par Kafka.

Vous sortez du théâtre de l'Aquarium comme allégé de plaisir. Vous venez de voir un spectacle inqualifiable puisqu'il échappe à toute catégorie répertoriée. Il y a bien eu des échanges de propos entre elle et lui, souvent l'un regardait l'autre s'agiter, avec tendresse, laissant les mots de l'autre se bagarrer entre eux. Il y a bien eu entre eux deux un long baiser où la bouche enfarinée de peinture blanche de l'homme est venue tatouer les lèvres et le menton de la femme après quoi on les a vus mêlés leurs gros yeux peints sur un plaque de plexiglas. Elle avec sa robe de fiancée maculée de rouge, lui avec son costume trois pièces maculé de blanc aimablement prêté par monsieur Désert ou bien par le clown sans diplôme qui passait par là.

De temps en temps, et tous comptes faits assez souvent, l'homme et la femme se retrouvent autour d'une petite table (empruntée elle aussi à monsieur Désert. semble-t-il) où trônent une théorie de micros, un réchaud à gaz de camping avec sa casserole en mal d'allumette pour réchauffer le kawa, ils finiront par y jeter des yeux de carton-pâte en guise de sachet de thé ou de petites cuillères de Nescafé. Au début, pour mettre de l'ambiance et les rieurs de son côté, l'homme, auto proclamé « grand réparateur », recycle un numéro de clown increvable : une pile d'assiettes sous le bras, tout en devisant, le voici qui les casse une à une sur son crâne. Elle, par petits épisodes, nous raconte la vie et la mort et inversement de madame Oulala, star d'un soir.

Un des clous du spectacle -il y en a beaucoup - verra la femme hisser ses pieds nus pour atteindre la poignée d'une porte aussi haute qu'étroite. Elle l'ouvrira pour laisser entrer l'homme albatros

portant deux immenses ailes argentées. L'homme a la bougeotte, la femme aime la station debout figé ou être assise à la petite table. Là, via des claviers, elle, balance de la musique de sa composition ou pas, bricolée « à partir de synthétiseurs et d'un thérémine » (je cite le programme)..Un mouvement commun, un gag, un geste chasse l'autre, on ne s'attarde pas.

Des références passent (Kafka joue des coudes plus d'une fois). Ainsi la peinture bleue dont Ferdinand se peint le visage dans l'un des derniers plans de *Pierrot le fou* de Jean-Luc Godard. Entre deux phrases passent discrètement le 52eme aphorisme de Franz Kafka (in *Les aphorismes de Zürau*) et l'un des plus connus : « Dans le combat entre toi et le monde, seconde le monde ».

À la fin, quand, ils arrivent ensemble de derrière le mur du fond comme revenus d'un rêve, ils nous regardent, on les applaudit bien fort. Le metteur en scène et acteur Sylvain Creuzevault n'était pas dans la salle le soir de la première à l'Aquarium. Il aurait vérifié que Lionel Dray et Clémence Jeanguillaume qui étaient de la distribution de son spectacle *Banquet Capital*, étaient faits pour se rencontrer.

Au retour de la Cartoucherie, en parcourant les aphorismes de Kafka, j'ai trouvé que le quinzième résumait bien ce spectacle aussi exquis que joliment énigmatique, dès son titre. Ledit aphorisme décrivant tout autant la position de celui qui doit en rendre compte sachant qu'il n'y arrivera pas. Le voici ce bel aphorisme : « Comme un chemin en automne : à peine l'a-t-on balayé qu'il se couvre à nouveau de feuilles mortes ».

MOUVEMENT

MOUVEMENT

AINSI LA BAGARRE

LÉA POIRÉ

06.01.2022



© Jean-Louis Fernandez

Bidouillé à base d'écrits de Franz Kafka, de bouts de sketches et de récits pas toujours terminés, Ainsi la bagarre, du comédien Lionel Dray et de la musicienne Clémence Jeanguillaume, raconte une histoire hachée et fragmentée. Pour la comprendre, et s'en régaler, il suffit de laisser sa raison au vestiaire.

Il est tout à fait possible de raconter une histoire qui n'a aucune forme de cohérence. Et cela peut même être très réjouissant. Lionel Dray et Clémence Jeanguillaume, comédien et musicienne, y parviennent magistralement en bidouillant des écrits de Franz Kafka, en mélangeant des bouts de récits, des sketches parfois pas finis, des personnages absurdes et des scènes sans queue ni tête. Leur *Ainsi la Bagarre* est une histoire complètement « Frankensteinienne », pour reprendre le mot du comédien qui nous met en garde avant de commencer le spectacle.

Tout commence dans un univers de laboratoire un peu glauque. Un carrelage blanc sali recouvre le sol et un mur dressé au milieu de l'espace. S'y découpe une porte beaucoup trop grande et une petite bouche d'aération carrée qui crache de la fumée. Sur une table, sont disposés en pagaille un réchaud et une casserole, des micros, des câbles, un masque et un instrument de musique électronique qui ressemble à une radio. C'est au milieu de tout ça qu'on rencontre Madame Olala et Monsieur Pré Fleuri, deux protagonistes qui semblent plutôt à l'aise avec la fragmentation du récit. Lui, habillé en costume poussiéreux, se dit réparateur de père en fils, se déplace comme Charlie Chaplin et tente de comprendre comment le savoir-faire de sa famille s'est perdu. Elle, les cheveux devant la figure et deux yeux ronds de papier collés dessus – ce qui lui donne un air étonné – en pince un peu pour le bonhomme. Mais sitôt apparus, les personnages disparaissent après

leurs scénettes pour ressurgir plus tard, entre deux récits mystérieux ou banals, racontés avec des mots, des gestes et des textures musicales proches du bruitage.

Alors comment ne pas être totalement désarçonnés par cette constante surenchère d'histoires disparates ? Comment s'y retrouver dans ce bordel si intelligent ? D'abord en riant, car dans *Ainsi la bagarre* on n'a pas fini de se marrer. Puis, en se laissant porter. Enfin, en admettant qu'accepter l'incohérence est probablement la meilleure manière de comprendre ce récit kafkaïen.

Par extension, on finit par se dire qu'on pourrait tout aussi bien appliquer cette méthode à nos propres vies et se réjouir plus souvent de laisser sa raison au vestiaire. Sur ce point-là, Lionel Dray et Clémence Jeanguillaume, ne manque pas de laisser quelques pistes au milieu de leur bazar : « *notre monde est éclaté, un peu comme nos histoires* » lançait l'un, entre deux anecdotes, « *qu'en est-il du monde s'il ne peut être réparé ?* » répondra l'autre, à un tout autre moment du spectacle. Réparer le monde en miettes, notre réparateur de père en fils et la femme étonnée ont abandonné cette idée au profit d'une manière de naviguer : à tâtons et sans direction claire. La pièce s'achève d'ailleurs avec un moment de butô, danse japonaise des ténèbres, comme pour nous dire que même dans l'obscurité, il est possible de tracer son chemin.



LIBÉRATION

LIONEL DRAY ET
CLÉMENCE JEANGUILLAUME,
UNE JOLIE CLAQUE

ANNABELLE MARTELLA

04.01.2022



© Jean-Louis Fernandez

Dans « Ainsi la bagarre », les comédiens et auteurs Lionel Dray et Clémence Jeanguillaume font briller le registre de l'absurde, avec leur onirisme redevable à Gogol ou Dalí.

Ça n'a ni queue ni tête ! Ni début ni fin et les deux personnages ont l'apparence qui ondoie ! Panique à bord, voilà poindre au loin les territoires de l'absurdie, avec ses reliefs doux et angoissants, drôles et violents. Quand on se remémore ce voyage surréaliste au son du thérémine, l'un des plus anciens instruments de musique électronique, persistent des flashes oniriques. Attention les visions qui vont suivre d'*Ainsi la bagarre*, spectacle mis en scène et joué par Lionel Dray, comédien chez Sylvain Creuzevault et Jeanne Candel, et la comédienne et musicienne Clémence Jeanguillaume, sont approximatives. Elles ont l'évanescence des rêves et la logique du cadavre exquis. Voilà un homme en complet gris et figure enfarinée de clown triste qui répare le monde de père en fils. Et voici une femme surnommée « Madame Oh-là-là », aux yeux en forme d'œufs au plat, qui se prend pour la reine des souris. Leurs vêtements rapiécés et leurs faces poussiéreuses rappellent ceux des petits fonctionnaires dans les farces de Gogol, qui traversent le monde avec désespoir et poésie. A plusieurs reprises, ils s'embrassent à pleine bouche et chaque fois, Clémence Jeanguillaume se retrouve avec la moitié de la tête pleine de farine. L'amour : ce sentiment où les visages dégoulinent sur ceux des autres.

« *J'ai peur de perdre mon visage* », croit-on d'ailleurs les entendre dire. Avec la panoplie incroyable de masques dont ils s'affublent, statue grecque, monstre bizarre poilu et terreux, personnages de cartoon qu'ils miment derrière quelques traits de maquillage tracés sur une vitre, ils sont loin de suivre le canevas

balisé des œuvres psychologiques. Illogisme sur illogisme crée une sensation de vertige. Le vide existentiel se conjugue aux aberrations de leur imaginaire. Ces clowns empreints de Kafka enchaînent leurs saynètes faites de non-événements, de détails ordinaires et de parenthèses interminables. On pourrait les croire hors-sol ou hors-époque. En toute humilité, le duo prend juste six pas de recul sur la société, parle de la mort, de l'identité fragmentaire et d'un monde irréparable. Comment porter un discours cohérent sur les choses quand on ne comprend déjà pas vraiment son existence ?

On flotte alors avec eux, dans une pièce carrelée qui ne possède qu'un mur, un angle droit en suspension, une antichambre de l'inconscient, version prolétaire de celle de *2001, l'Odyssée de l'espace* avec lampadaire et assiettes en terre. Dans cet univers indéchiffrable, seules les références littéraires et cinématographiques servent de gouvernail : *le K* de Dino Buzzati, le visage bleu de Pierrot le fou, Buster Keaton, des tableaux de Salvador Dalí... Ceux qui ont eu la chance de voir *les Dimanches de Monsieur Désert*, première création de Lionel Dray qui ne tourne malheureusement plus, reconnaîtront son clown, imitateur de Jean-Luc Godard ou de psychopompe à tête d'hyène. C'est comme retrouver un personnage de BD dans de nouvelles aventures. Dans ce tome inédit, il est au côté d'une Dame blanche à la robe ensanglantée et, comme pour tout spectre qui se respecte, il n'en reste qu'un souvenir fort et imprécis. En un mot : mystérieux.

L'OEIL D'OLIVIER

L'ŒIL D'OLIVIER

LES FOLLES ET KAFKAÏENNES EMBARDÉES DE
LIONEL DRAY ET CLEMENCE JEANGUILLAUME

OLIVIER FRÉGAVILLE-GRATIAN D'AMORE

09.12.2021



© Jean-Louis Fernandez

Au nouveau théâtre de Montreuil, avant d'investir le théâtre de l'Aquarium, dans le cadre du festival BRUIT, le déjanté duo **Lionel Dray** et **Clémence Jeanguillaume** s'attaque avec délectation et au quinzième degré à l'œuvre de **Franz Kafka**. S'amusant des paraboles qui fleurissent dans les nouvelles tragicomiques et bizarres de l'écrivain austro-hongrois, les deux artistes, complices et compères, imaginent une étonnante performance faite de faux-semblants, d'énigmes et de paradoxes.

Dès les premières minutes, le comédien fidèle de **Creuzevault** et de la Vie brève, visage et costume recouverts de plâtre, plante le décor. Il n'y aura pas de fin à l'histoire qui va nous être contée, et s'il y en avait quand-même une, elle serait forcément tragique. Et pourtant, c'est bien, à une sorte de pantalonnade complètement débridée à laquelle nous convie le duo. Passant du rire aux larmes, il nous entraîne dans une ronde folle d'émotions, un conte protéiforme et kaléidoscopique qui se nourrit autant de l'étrange vie sentimentale de Kafka, du surréalisme de ses écrits que de multiples références artistiques dont notamment *Pierrot le fou* de **Godard** ou certains tableaux de **Dalí**.

Face au maladroit jeune homme, **Clémence Jeanguillaume**, vêtue d'une robe de mariée déchirée et tachée de sang, joue les fiancées totalement à la ramasse et ponctue répliques et saynètes de sonorités synthétiques élaborées en direct grâce à un thérémine, sorte de boîtier permettant de créer et de moduler des sons.

Renforçant l'étrangeté de ce spectacle inclassable, des vidéos imaginées par **Sarah Jacquemot-Fiumani** complètent le dispositif scénique. Il n'en fallait pas plus pour perdre le spectateur ravi de n'avoir finalement rien compris, dans un maelstrom d'idées, un magma tragicomique, clownesque et fantasmagorique. Avec *Ainsi la bagarre*, **Lionel Dray** et **Clémence Jeanguillaume** signent un pur moment de théâtre autant bizarre que sublime.

la terrasse

LA TERRASSE

AINSI LA BAGARRE, DE ET AVEC LIONEL DRAY

ET CLEMENCE JEANGUILLAUME

CATHERINE ROBERT

17.12.2021



© Jean-Louis Fernandez

Lionel Dray et Clémence Jeanguillaume signent et interprètent un étonnant spectacle tout en faux-semblants, faux-fuyants, énigmes et paradoxes, original et touchant, bizarre et beau.

On pense au Baudelaire des *Curiosités esthétiques* face aux variations tragicomiques et clownesques composées par Lionel Dray et Clémence Jeanguillaume : « *Le beau est toujours bizarre. Je ne veux pas dire qu'il soit volontairement, froidement bizarre, car dans ce cas il serait un monstre sorti des rails de la vie. Je dis qu'il contient toujours un peu de bizarrerie, de bizarrerie naïve, non voulue, inconsciente (...). C'est son immatriculation, sa caractéristique. Renversez la proposition, et tâchez de concevoir un beau banal !* » Rien de banal, de fait, dans ce spectacle inclassable, qui commence par une engueulade au public à grands renforts d'assiettes cassées et finit par une transe à la *May B*. Un peu de Beckett (peut-être), un peu de Kafka (revendiqué), des ailes de géant qui n'empêchent pas le poète de marcher mais rendent ses étreintes maladroitement, un hommage à Chris Marker, un visage bleu pour Pierrot, mille autres clins d'œil, que l'on saisit ou ne saisit pas, mais qui donnent ensemble l'impression d'assister à une performance qui relève autant de la pantalonnade que d'une initiation mystique, comme si le théâtre était ainsi rendu à ses archaïques et fantasmatiques premiers parents.

Buster Keaton à Eleusis

On croit qu'il faut rire et soudain l'émotion submerge la scène ; on est prêt à se laisser bouleverser, et une pirouette change la grimace en sourire. On découvre qu'au cœur de ce récit qui refuse chronologie et logique, se tient, fragile et délicat, le dernier conteur qui se souvient encore que c'est le conte qui dit le vrai puisque c'est le conte qui le dit... Dans ce grand théâtre qu'est le monde, les artistes sont des réparateurs. Ils ne sont pas dépositaires du sens, puisque l'existence est absurde : il est inutile d'exiger d'eux explications ou modes d'emploi. Leur rôle est seulement de montrer, et tant pis si l'on ne comprend pas, ou plutôt tant mieux, tant est reposant d'enfin ne plus entendre hurler les inquisiteurs dogmatiques. Les masques de Loïc Nebreda, la vidéo de Sarah Jacquemot-Fiumani, la composition musicale de Clémence Jeanguillaume (élaborée à partir de synthétiseurs et d'un thérémine, qui fabrique de la musique sans qu'on le touche) : tout soutient le jeu pour faire naître une étonnante impression de curieuse étrangeté et de familière anxiété. Le théâtre semble offrir d'assister en douce à un culte renouvelé des mystères, comme si Buster Keaton officiait à Eleusis...

QUEST FRANCE

BAGARRE « KAFKAÏENNE »

SUR LA SCÈNE DU CDDB

PIERRE WADOUX

18.10.2021



© MARIKEL LAHANA

Ainsi la bagarre, la nouvelle création théâtrale de Clémence Jeanguillaume et Lionel Dray se joue de mardi à vendredi au CDDB. Une mise en scène aussi audacieuse qu'énigmatique...

Lorient est le théâtre de leur seconde création. Après avoir monté les *Dimanches de Monsieur Dézert* en 2019 au Grand Théâtre, Clémence Jeanguillaume et Lionel Dray, s'aventurent dans une nouvelle aventure parsemée d'énigmes... *Ainsi la bagarre* se joue du mardi 19 au vendredi 22 octobre 2021 sur la scène du Centre dramatique de Bretagne (CDDB). Les deux artistes, comédien et musicienne, achèvent une résidence de trois semaines. Première clef susceptible d'éclairer la piste qui mène à cette création : Clémence et Lionel se sont concentré sur l'univers de Franz Kafka. **« Le texte que nous avons écrit et mis en scène se compose matériaux hétérogènes, décrit Lionel Dray. Mais, peu à peu, les choses se relie, un peu comme ont pu le faire David Cronenberg ou David Lynch au cinéma. Nous nous sommes concentrés sur l'esprit des paraboles, des textes courts, percutants, dont raffolait Kafka ».**

« [Le très affreux et le très drôle](#) »

Ainsi la bagarre joue aussi sur la fragmentation. **« Comme une lentille éclatée, dont chaque fragment pourrait être une époque, un lieu, un personnage... Kafka utilisait les énigmes comme un mode littéraire et suscitait l'interrogation. Il alliait volontiers le banal et l'onirique, le très affreux au très drôle. Nous sommes exactement dans ce mouvement kaléidoscopique. C'est aussi notre manière de faire ».**

Sur scène ? **« Clémence use de synthés pour les textures, de boucles sonores, de samples qui peuvent mélanger des sons à la Pierre Henry, de la musique concrète, du Tchaïkovsky, des flashes de musique classique, qu'elle réorchestre. Où s'entremêlent aussi des mots, du texte. Des sonorités qui appuient des situations ».** Aux musiques et phrases samplées, s'ajoute l'image vidéo, montée comme un roman-photo par Sarah Jacquemot-Fiumani. **« Kafka avait aussi une prédilection pour l'image. Cette narration visuelle intervient ici en contrepoint de ce qui se passe sur le plateau ».** Une nouvelle création à ne pas manquer, cette semaine sur la scène du CDDB, rue Claire-Droneau à Lorient.

TRANSFUGE

KAFKA SANS QUEUE NI TÊTE

OLIVIER FRÉGAVILLE-GRATIAN D'AMORE

03.01.2022



© Jean-Louis Fernandez

Dans le cadre du Festival BRUIT, du théâtre de l' Aquarium, Lionel Dray, membre du collectif la Vie Brève, et sa complice, Clémence Jeanguillaume, s'inspirent des nouvelles de Kafka et signent une performance burlesque déjantée.

Il y a des spectacles dont on ne sait que penser, dont on a aucune idée de ce qu'ils racontent, mais qui font un bien fou, telle une bouffée d'air frais. *Ainsi la Bagarre*, de Lionel Dray et Clémence Jeanguillaume, fait partie de cette catégorie-là. Tout commence par une annonce faite avec l'accent du sud, du comédien, metteur en scène et auteur, couvert de plâtre et de peinture blanche, qui prévient qu'il n'y aura pas de fin à l'histoire qui va suivre.

Composée de nombreuses références littéraires, cinématographiques, plastiques, l'œuvre imaginée par le duo déjanté d'artistes est une sorte de patchwork kafkaïen, voire, à la marge, beckettien, où de fausses pistes en faux-fuyants, d'énigmes en paraboles, s'esquisse une réalité un brin absurde, mais qui dit beaucoup du temps présent et de l'impossibilité de l'homme à communiquer avec l'autre.

S'intéressant autant à l'œuvre horrifique de l'écrivain autrichien qu'à sa vie sentimentale, le

duo de choc entraîne les spectateurs dans un univers décati. Carrelages blancs fêlés, paillasse surchargée d'assiettes cassées et d'un tas de bordel, robe de mariée déchirée, tachée de sang, rien ne semble être à sa place et pourtant tout s'emboîte et fait théâtre.

En jeune amoureux à la ramasse et grand réparateur du monde, Lionel Dray est impayable. En fiancée enamourée mais à côté de la plaque, Clémence Jeanguillaume est divine. Moins bavarde que son compagnon, elle ponctue de petites musiques étranges, à l'aide de synthétiseurs et d'un thérémine, sorte de boîtier qui permet de moduler des sons, les récits qui se succèdent sans pour autant se suivre.

Beau autant que bizarre, *Ainsi la bagarre* est une gourmandise décadente, surannée. Ovniesque, mystérieuse, presque incompréhensible, la performance est un cabinet de curiosités théâtral.



i/o

SECONDE LE MONDE

MATHIAS DAVAL

13.11.2021



© Jean-Louis Fernandez

Elle surgit dès le début du spectacle et contient à elle seule toute la complexité et l'ambiguïté de l'énigme proposée par Lionel Dray et Clémence Jeanguillaume : la citation de Kafka « dans ton combat entre toi et le monde, seconde le monde », ruminée dans son journal et reprise par les aphorismes de Zürau, a fait s'affoler tous les exégètes. « Ainsi la bagarre » convie à ce combat cryptique par une série de séquences mêlant paraboles kafkaïennes, dont la plus connue est la porte de la loi du « Procès », et saynètes musicales portées par des personnages surréalistes (saisissante Madame Olala qui n'a de cesse de mourir dans d'in vraisemblables postures). Il tient plus de la lutte de Jacob avec l'ange car le monde, lieu de l'exil d'où même Dieu s'est retiré – allusion dans le prologue au tsimtsoum de la tradition juive – est d'abord le lieu de la connaissance de soi : Saint Luc n'affirme-t-il pas qu'il n'est rien de caché qui ne doit être découvert ?

Ce n'est pas le dévoilement en tant que tel, pourtant, qui intéresse Lionel Dray et Clémence Jeanguillaume. Le laboratoire expérimental dans lequel on pénètre ne procède pas par un cheminement dialectique mais par le saisissement produit par les sons et les images – ces inondations de la conscience s'emparant du regard qu'évoquait Kafka. Il tente de représenter son réalisme magique, lui qui n'était ni un écrivain du sensuel, ni du fantastique pur, mais plutôt ce qu'on pourrait appeler un « voyant oblique » : le territoire kafkaïen est intrinsèquement celui d'une inquiétante étrangeté qui a besoin de la réalité quotidienne pour se déployer.

S'il repose sur ce postulat, « Ainsi la bagarre » coupe l'herbe sous les pieds de l'ancrage du réel et défragmente la composition scénique, quitte à prendre le risque de perdre totalement le spectateur. Risque assumé mais fragile et dont la formulation mériterait d'être solidifiée et débarrassée de certains effets inutiles tout en conservant le travail de décalage et de biais de réalité que permettent l'usage du masque et la très réussie scénographie d'oppressant carrelage grisâtre dont on échappe, littéralement, par une *porte étroite* (reconvoquons ici Saint Luc). En guise de proposition résolutoire, la clé de l'énigme ne résiderait-elle pas dans le satori des bouddhistes zen ? Un aphorisme de Kafka le confirme : « L'esprit n'est pas libre tant qu'il n'a pas lâché prise.